ESSAI

N.° 397.

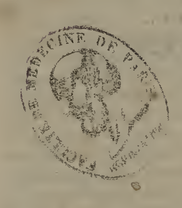
Sur la Topographie médicale de cette partie du département de la Gironde, qui portait ci-devant le nom du *Médoc*,



Présenté et soutenu à l'Ecole de Médecine de Paris, le 27 Pluviose an 13,

PAR ANTOINE CHABANNES,

Candidat de l'Ecole de Médecine de Paris.



In morbo, in sanitate, vigilet medicus.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 406.

AN XIII. (1805.)

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

PRÉSIDENT,

M. PERCY.

EXAMINATEURS,

MM. THOURET.

LEROUX.

PETIT-RADEL.

DESGENETTES.

DUMÉRIL.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

TOPOGRAPHIE MEDICALE



DU MÉDOC.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Médoc, pays des anciens méduliens, dont *Ausone* parle dans ses lettres à son ami *Théon*, tire sa dénomination de sa position au milieu de l'eau, *in medio aquœ*, car il est environné des eaux de la Gironde au levant, et de celles du golfe de Gascogne au couchant et au nord.

Cette langue de terre, ainsi disposée, présente une presqu'île en forme de triangle ou de cône renversé, dont la base, à partir de Blanquefort et de Castelnaud, va se terminer à la Teste, et peut avoir quinze lieues de superficie, et les deux rayons de l'angle qui vont se réunir au Verdon, peuvent avoir vingt-cinq lieues de long.

Ce petit pays faisait autrefois partie de l'ancienne Aquitaine du temps de *César*. Il présente, à-la-fois, à l'observateur, l'image d'une antique prospérité et d'une dégradation effrayante.

Les traditions du pays, très-vivantes encore dans la bouche du peuple, et qui s'accordent toutes avec les vieux manuscrits, désignent la place qu'occupaient certaines villes, dont la destruction paraît avoir été le résultat d'une catastrophe terrible.

L'ancienne ville appelée *Noviomagos*, dont parle *Ptolomée*, natif de Peluse, célèbre mathématicien et géographe, vivant à Alexandrie, sous l'empire d'*Adrien* et de *Marc-Aurèle-Antonin*, vers l'an

148, est assignée partie sous un monceau de sable, partie dans la mer.

Ilion est aussi désignée comme une des anciennes villes dont les vestiges sont couverts par une immense dune.

Un vieux parchemin dénombre encore les différentes rues d'une ville appelée *Soulac*. Ces rues étaient nommées *Aquitaine Romaine*, *Montauban* et autres; elle est aujourd'hui submergée par l'Océan, entre les rochers de la tour de Cordouan et les masures existantes de la Vieille-Eglise.

Artigues-Estremeyre, qui a donné le titre de bailli au juge de Lesparre, jusqu'au moment de la révolution, est enseveli sous les eaux.

Dartract, quoique dans l'intérieur des terres, se trouve enseveli aussi sous les sables de nos bruyères.

Domnotonum, qui était le lieu où habitait *Théon*, ami d'*Ausone*, a aussi disparu. Il n'est pas permis de former le moindre doute sur l'existence de ces villes.

D'après tous les antiques monuments, il est naturel de croire que dans les temps les plus reculés, les terres du Médoc, prolongées bien avant dans la mer, étaient un pays florissant par sa grande population, par l'étendue de son commerce, et par la fertilité de son sol. Il n'est pas dans l'ordre des choses de voir des peuplades se former, et des villes s'élever au milieu des déserts arides.

Il est aussi très-naturel de penser, qu'après des évènements désastreux, dont nous ne pouvons nous tracer qu'un faible tableau, le Médoc devint à peu près désert; le peu de colons qui échappèrent à cette désolation, conservèrent une existence frêle, tremblante et précaire; leur espèce se dégrada à la longue, par un séjour habituel auprès des lacs et des eaux stagnantes, et ils ne présentèrent plus à la postérité que des êtres affaiblis, des rejetons informes.

Cette race d'indigènes dégradés se remarque encore de notre temps. Il n'y a pas long-temps que les médocains étaient regardés comme des lépreux. Tous les titres qui remontent à deux ou trois

siècles, font mention de certains dépôts publics, connus sous le nom de *Gaëts*, où l'on renfermait ces espèces de maléficiés. En général, ce pays avait inspiré une telle frayeur, qu'aucun étranger n'osait en approcher.

Le climat du Médoc commença pourtant à se radoucir vers le seizième siècle. Alors on vit arriver des hardis colons, qui abordèrent, comme dans une île nouvellement découverte. Il se forma des sociétés d'entrepreneurs, qui travaillèrent au desséchement des marais; les hautes terres furent mises en culture. Les vins dont la qualité prévalut, ouvrirent au commerce une ressource féconde, et firent de Bordeaux l'entrepôt le plus renommé de l'Europe; en sorte qu'on peut regarder aujourd'hui le Médoc comme une nouvelle colonie susceptible de devenir le meilleur canton de la France, si toutefois on peut parvenir à diminuer les causes morbifiques qui y moissonnent rapidement les travailleurs.

Ce pays, généralement sablonneux, est entrecoupé de marais, de landes, de fonds marneux et argileux. Il présente des inégalités sans nombre; les marais qui sont à l'étendue du sol, dans les rapports de sept à cent, y compris les mares et les endroits destinés aux engrais, communiquent à l'air des qualités très-délétères.

Le sol du Médoc, si précieux par le produit de ses vins, les meilleurs, les plus bienfaisants et les plus recherchés par l'Angleterre et par nos Colonnies, doit inspirer le plus vif intérêt. C'est avec les vins que produit cette contrée, que le commerce répare les effets désastreux de l'insatiable cupidité de quelques-uns de nos voisins.

Il faudrait à ce pays si intéressant des bras pour le cultiver, et l'intempérie du climat y dévore les habitants. Ceux qui y subsistent, n'offrent généralement que des constitutions débiles et défectueuses. Des maladies chroniques et aiguës, plus fréquentes que dans aucune autre partie de la France, y enlèvent rapidement les indigènes, et plus encore les étrangers qui viennent y chercher de l'ouvrage. Le robuste montagnard y est le plus promptement moissonné. De toutes les contrées voisines et éloignées, il y vient sans cesse des gens de travail; malgré

cela, la culture actuelle souffre par défaut de bras; et cette culture serait déja décuplée, et plus que centuplée en produit, si le sol avait une population suffisante et proportionnée à son étendue.

SECONDE PARTIE.

Depuis cinq ans, fixé à Pauillac, je pratique la médecine avec mon beau-père, dont le grand sens et la longue expérience ont pu constamment m'éclairer dans l'examen et les recherches que j'ai faites sur la nature, les causes et les effets de la population défectueuse de cette contrée, sur les moyens de l'améliorer et de l'augmenter.

Cet essai offrira les résultats de cet examen et de ces recherches. Ils ne seront pas, je pense, inutiles aux habitans du pays, à leurs officiers de santé, et à leurs administrateurs. Les médecins habiles pourront y trouver quelques données importantes pour exécuter ce que mon âge, mes faibles talents et ma situation ne m'ont permis que d'indiquer.

Les indigènes (1) du Médoc ont une constitution physique par-

(1) J'aurais voulu donner quelques détails sur les hommes distingués par leurs talents, qui sont originaires de cette contrée; mais il m'a été impossible de me procurer ces renseignements, et de trouver des familles originaires des premiers habitants du Médoc. Ce pays a été le séjour de tant de peuples différents, que les mœurs, les usages et le langage ont changé tour-à-tour. Les catastrophes terribles qui ont éclaté sur la partie la plus riche; les villes et bourgs qui ont été submergés, ont fait du Médoc, pour ainsi dire, un pays neuf, qui a été, presque en totalité, rétabli par des étrangers. Les titres qui remontent à quatre cents ans, nous démontrent que le Médoc avait été conquis par les Espagnols, puisque tous les actes de ce temps-là sont écrits en idiôme espagnol; et il n'y a pas de doute qu'à cette époque, le pays n'eût été repris par les Anglais, puisqu'ils reconnaissaient pour roi Henri III, roi d'Angleterre. Il est à présumer aussi que quelques colonies de Maures, dans le temps qu'ils habitaient l'Espagne, se sont répandus sur les côtes

ticulière. Les observateurs, les médecins de la Saintonge, du Blayais et du pays Bordelais, la désignent et précisent très-bien par la dénomination de constitution médoquine. En général, ils ont une taille médiocre, des formes mesquines et rabougries, la peau sale, bilieuse, tannée et mal unie, les cheveux noirs et peu fournis; ils sont ignorants, faibles, souffrants et très-superstitieux; nulle part les sorciers, les devins, les délieurs, les miraculeuses dévotes, les loups-garoux, n'ont autant de crédit; et ce n'est pas d'aujourd'hui que, dans les contrées voisines, on désigne dérisoirement tout sot prophète, par la dénomination d'*Astrologue du Médoc*.

Leur tempérament peut être regardé comme cholérico-pituiteux, d'après les infirmités et maladies auxquelles ils sont le plus prédisposés. Leur sang artériel est, en général, peu oxigéné et peu stimulant; leur système veineux manque d'énergie, de même que leurs principaux viscères.

Ces observations sur les indigènes du Médoc ne sont vraies que pour les paysans et le menu peuple des villages; les familles aisées n'offrent rien de ces sortes de dégradations : au contraire, les individus y sont d'une assez belle et bonne constitution; leurs facultés intellectuelles s'y distinguent par le goût des sciences.

---

qui bordent le golfe de Gascogne, pour y faire des établissements. Les noms des différentes familles semblent accréditer cette supposition. Quoi qu'il en soit, en remontant aux siècles les plus reculés, on trouve que *Strabon*, né à Damasie, ville de Cappadoce, sous *Auguste* et *Tibère*, l'an 14 de Jésus-Christ, a placé les Bituriges-Josques dans le Médoc, puisqu'il dit que la Garonne, après avoir reçu trois rivières, va se jeter dans la mer, en séparant les Saintons ou Saintongeais d'avec les Bituriges-Josques, qui sont les mêmes que les Vivisques. D'après cet écrivain, il semblerait que nous devrions la fondation du Médoc à cet ancien peuple de la Gaule, qui se divisa en deux parties, dont l'une habita le Berry, sous le nom de *Bituriges-Cubiens*, et l'autre la Guyenne, sous celui de *Bituriges-Josques. Ptolomée*, *Ausone*, *Sulpice-Sévère*, *Sidonius Apollinaris* et *Prosper d'Aquitaine*, ont parlé beaucoup du Médoc, sans dire un mot des premiers peuples qui l'ont habité.

Les affections scorbutiques sont à peu près générales et endémiques dans le Médoc. Il n'existe pas d'individus, jeunes ou vieux, qui n'en offrent quelques symptômes, et ces affections prédominent communément à travers celles des autres états maladifs chroniques, et même aigus; chez les enfants, elles se montrent et se compliquent avec le rachitis et le scrophule; chez les adultes, avec les douleurs rhumatismales, les dartres, et diverses éruptions cutanées et bilieuses; chez les vieillards, avec les engorgements et ulcères des jambes; et pour tous les âges, avec les fièvres intermittentes de tout type, ainsi qu'avec leurs suites et les convalescences des maladies aiguës quelconques.

Les enfants, dès leur naissance, ont une débilité extrême dans le système cutané, des hernies ventrales, ombilicales, inguinales, des attaques de vers fréquentes, une dentition difficile, des douleurs rhumatismales dans les diverses parties de leur corps, comme les adultes, des engorgements lymphatiques. etc. Heureux sont ceux à qui il survient quelque dépôt, suivi d'une suppuration abondante! ceux-là se sauvent ordinairement, tandis que ceux qui ont l'air de se porter le mieux, et d'avoir le plus d'embonpoint, sont suffoqués d'un instant à l'autre par une humeur visqueuse qui abreuve leurs poumons : la plupart meurent couverts de taches violettes et livides.

Dans un âge plus avancé, ils sont bouffis, obstrués, infiltrés: la rate occupe quelquefois chez eux les deux tiers de la capacité abdominale; dans certains, c'est le foie, et dans d'autres, les deux viscères ensemble. La nature semble néanmoins s'accoutumer à ces maladies chroniques, car il n'est pas rare de voir des adultes être dans cet état depuis leur enfance, et avoir donné le jour à des êtres aussi languissants qu'eux.

Les jeunes filles sont, en général, très-souffrantes. La nature semble vouloir les rendre propres à payer le tribut de la maternité de bonne heure; mais l'éruption des premières règles se fait difficilement, et il ne faut pas grand'chose pour en arrêter le cours : alors elles peu-

vent s'attendre à beaucoup de souffrances, et même souvent à languir le reste de leurs jours.

Mon beau-père m'a fourni plusieurs faits, et j'ai eu occasion de voir et de questionner deux de ces personnes qui ont été réglées à huit ans : elles sont mariées à présent, et traînent l'une et l'autre la plus triste existence; dévorées par les chloroses, tellement obstruées, qu'on dirait qu'elles sont prêtes à accoucher; elles éprouvent une hémorrhagie périodique par la narine droite; leur haleine est fétide, et leur bouche en très-mauvais état.

Les adultes sont presque tous affligés de quelque infirmité. Chez tous, la bouche est en mauvais état. Ils éprouvent des douleurs vagues, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre. Les hémorroïdes, les hernies, les œdématies, les ulcères, les durillons à la peau, les humeurs ambulantes, etc. sont très-fréquents. On trouve aussi assez souvent des ulcères phagédéniques qui dégènèrent bientôt en cancer si on les néglige. Ces ulcères se rencontrent ordinairement à la lèvre inférieure.

Les femmes grosses supportent assez difficilement leur état de grossesse; elles sont, en général, d'une faiblesse extrême, d'une apathie sans pareille, sujettes à mille infirmités, telles que les hémorroïdes, l'œdématie des extrémités, les varices, les embarras gastriques fréquents, les vertiges, l'éphialte, l'insomnie, les coliques de toutes espèces, les douleurs habituelles vers la région des reins, le mauvais état de la bouche, les fluxions vers les différentes parties de la tête, la chute des dents, et souvent une infiltration générale. J'ajouterai encore qu'elles sont très-sujettes à l'avortement, et que, tous les ans il arrive des époques où il semble que l'avortement soit épidémique. Je puis dire avec vérité en avoir vu jusqu'à douze dans le même temps. Mon beau-père m'assure que, depuis plus de trente ans qu'il exerce l'art de guérir dans le pays, il a toujours vu les mêmes accidents arriver.

A l'époque des couches, elles souffrent aussi beaucoup, et on trouve fréquemment des accouchements laborieux. Nous rencontrons,

à la suite des couches, quelques fièvres puerpérales, et communément des fièvres bilieuses accompagnées souvent d'éruptions. Les nourrices ont en général peu de lait. J'observerai que, dans les second et troisième trimestres de l'an 9, il y en eut beaucoup qui en furent totalement privées. Nous trouvâmes néanmoins le moyen de le faire revenir à quelques-unes, en leur faisant abandonner le pain de seigle qui était leur principale nourriture.

Les descentes de matrice sont très-fréquentes; on voit aussi assez souvent des carcinomes à l'utérus, lors de la cessation des menstrues.

Ce que j'ai dit, au sujet de la faiblesse et de l'apathie des femmes, peut s'étendre, jusqu'à un certain point, sur les femelles des animaux. Les vaches, par exemple, qui, dans la Gascogne, le Blayais, la Saintonge et le Périgord, travaillent comme les bœufs, ne sont, dans ce pays, propres qu'a donner un peu de lait et quelques faibles veaux. Celles qu'on y mène des endroits que j'ai désignés perdent bientôt cet état de vigueur, et en peu de temps éprouvent une dégradation frappante. Il en est de même des juments et des brebis.

Le vieillard est très-cassé et très-affaibli à un âge où il devrait encore jouir des plaisirs de la vie. Il semble même qu'il ne doit plus son existence qu'à l'écoulement d'un égout naturel ou artificiel, tel qu'un ulcère ou un cautère.

TROISIÈME PARTIE.

De l'air.

L'air qu'on respire dans le Médoc est, en général, mauvais. Beaucoup de circonstances concourent à le rendre tel. De vastes marais placés çà et là retiennent des eaux qui croupissent, et qui en infectent et brûlent la surface par leur décomposition. Les bourgs et villages sont placés de manière à en être entourés; ils sont traversés par des rues ou plutôt par des chemins, où l'eau mêlée de toutes les immondices, croupit les trois quarts de l'année, et répand, à chaque

instant, des miasmes délétères. D'autre part, les propriétaires, jaloux d'augmenter leurs productions, entassent autour de leurs maisons fumier sur fumier; ils y entretiennent aussi des mares où ils reçoivent les matières putrides propres à opérer la confection de leurs engrais.

L'air le meilleur est celui qu'on respire sur le bord de la rivière; sa vivacité constante chasse les principes mal-faisants de celui qui vient des marais : néanmoins, dans les fortes chaleurs, il devient aussi pernicieux que l'autre : les vases que la rivière laisse sur ses bords, répandent des exhalaisons qui le vicient; et il n'est pas rare de voir alors des maladies plus ou moins graves. Ce qui y contribue aussi, c'est que, dans ce temps-là, les matinées sont toujours fraîches. A midi, une chaleur étouffante se fait ressentir; alors les pores sont ouverts; la perspiration insensible fait place à une sueur abondante; on se couvre légèrement, et on attend avec impatience la fraîcheur du soir, qui se trouve toujours humide, attendu que l'eau que le soleil a mise en état gazeux dans la journée, se trouve suspendue dans l'air ambiant, et se condense par le défaut de chaleur : c'est ce qui forme l'humidité. Ceux qui jouissent de cette fraîcheur un peu trop long-temps, sans avoir soin de se couvrir chaudement, contractent souvent des fièvres opiniâtres. On voit aussi souvent le gaz hydrogène phosphoré brûler librement à la surface de certains endroits des bords de la rivière; ce qui doit indubitablement provenir des matières animales qu'on jette à l'eau, et qui sont laissées à sec par le *descendant.* On aperçoit cette combustion presque tous les soirs, surtout lorsque la journée a été très-chaude.

De l'eau.

Les fontaines sont très-rares dans le Médoc : les habitants se servent de l'eau de puits, qui est en général pesante et surchargée de parties hétérogènes, dont elle se débarrasse en partie par le repos. Il s'en trouve peu qui dissolve complétement le savon. Cette eau in-

commode promptement ceux qui n'y sont pas accoutumés : j'ai une expérience devers moi qui ne laisse aucun doute à cet égard.

A mon arrivée dans le pays, je voulus boire de l'eau pure comme je le faisais dans mon endroit natal, et par-tout ailleurs où j'ai eu occasion de séjourner. Après quelques jours, j'éprouvai une langueur d'estomac, qui fut bientôt suivie d'une irritation dans tout le canal intestinal. Cet état céda promptement à une légère tisane et à l'abstinence de l'eau crue. Toutes les fois que j'ai voulu me remettre à son usage, j'en ai été incommodé.

J'ai consulté toutes les personnes qui, comme moi, n'étaient point acclimatées; toutes ont éprouvé les mêmes inconvénients, et plusieurs de celles qui ont voulu persévérer à en boire, ont fini par essuyer des maladies très-graves.

J'ai observé que les gens du pays qui ne boivent pas de vin, sont généralement cacochimes, et sujets à des coliques épouvantables.

De la nature du sol.

Le sol, par sa nature, contribue aussi à vicier l'air et l'eau en même temps, comme je le dirai dans la suite.

Les terres élémentaires qui composent le sol paraissent se réduire à un petit nombre : la silice y entre pour beaucoup; on la trouve à la surface, sous la forme de cailloux blancs, ordinairement ovales, et symétriques; de sable blanc et brillant, dont une partie est rude au toucher, et l'autre en poudre impalpable; au dessous de cette couche siliceuse, à un pied ou dix-huit pouces de profondeur, on trouve une terre compacte très-dure de couleur martiale; il s'y trouve aussi des cailloux qui ont acquis la même couleur; mais ils redeviennent blancs et brillants par le contact de l'air.

Cette seconde couche, que les habitants appellent alios ou couche pierreuse, paraît être, au premier aspect, une terre alumineuse desséchée par la silice, la chaux et l'oxide de fer.

La terre alumineuse est aussi très-abondante dans le Médoc;

elle forme en partie les bas-fonds et les bords plats de la rivière.

La terre calcaire y existe aussi, mais elle ne paraît pas y être en aussi grande quantité que les deux précédentes; on ne peut pas non plus nier l'existence des terres martiales ocracées, les eaux de la lande, et notamment celles de bernos, en sont saturées : ces dernières produisent un très-bon effet chez les personnes chlorotiques.

On trouve aussi dans certains endroits une terre brune entièrement brûlée, qui n'est bonne à rien, et qui paraît avoir été le résultat des explosions volcaniques. De la grande abondance de la silice et de l'alumine, naissent les nuances variées, les inégalités fréquentes qu'on trouve à chaque instant dans le sol du Médoc. Ces deux terres se dominent mutullement, et à un tel point, qu'à des distances peu remarquables on trouve une belle grave coupée par un terrain argileux et *vice versâ.*

Je n'en dirai pas davantage sur la nature du sol, qui est en général sablonneux; je passerai de suite à son influence sur l'air et sur l'eau.

La terre sablonneuse est celle qui a le moins d'adhérence avec les matières d'engrais, et celle qui en a le plus besoin pour devenir fertile : quelle qu'en soit la quantité qu'on y jette, dans peu de temps, il n'en reste plus aucun vestige. Si les matières putrescibles sont si promptement dissoutes, et s'il est vrai qu'il n'en reste aucune trace dans la terre sablonneuse, où pourrons-nous trouver les débris de cette prompte dissolution, si ce n'est dans l'air atmosphérique, et dans l'eau à qui cette terre sert de filtres : car il n'est pas douteux qu'il ne s'élève de la surface de cette terre, pour ainsi dire inadhérente, des miasmes insensibles, qui n'ont d'autre véhicule que l'air ambiant; et en voilà bien assez pour coopérer à son insalubrité.

Je pourrais m'étendre sur les moyens connus dont la nature se sert dans cette dissolution, et dire que c'est une vraie combustion lente, dans laquelle les matières dont je viens de parler, se décomposent, en perdant les corps simples et primitifs dont elles étaient

formées ; que ces mêmes corps élémentaires dégagés sont forcés de s'unir ensemble par les lois attractives, et de former de nouveaux mixtes, dont la plupart deviennent nuisibles à l'économie animale ; tels sont l'acide carbonique, l'ammoniaque, le gaz hydrogène carboné, sulphuré, phosphoré, etc.

Sans pouvoir parfaitement assigner la nature des substances nuisibles dont l'eau est susceptible de se saturer jusqu'à un certain point, néanmoins je dirai que le sol, par la disposition que nous lui avons reconnue, contribue aussi à la vicier, attendu qu'elle est un corps fort adhérent, qui doit, par cette raison, se charger de miasmes que la terre lui communique à chaque instant.

Telles sont les observations que j'ai pu faire sur les mauvaises qualités de l'air et de l'eau, tirées de la nature du sol, d'après l'idée que m'en a donné le docteur *Lafon*, médecin recommandable par ses talents, et par le zèle qu'il met à activer l'émulation des jeunes gens qui cherchent à s'instruire.

De certains aliments nuisibles.

Parmi les aliments nuisibles, je mettrai en tête le pain de seigle, dont l'habitant fait sa principale nourriture. Ce pain est très-peu nourrissant, et peu propre à réparer les pertes qu'éprouve continuellement l'économie animale. Le seigle est une semence céréale, assez abondante en fécule, mais contenant peu de cette substance glutineuse, végéto-animale, qu'on trouve en grande quantité dans le froment. C'est le gluten qui rend le pain nourrissant, et qui fournit assez de phosphate calcaire, pour réparer les pertes. Le seigle n'en contient qu'une petite quantité, qui peut s'élever à un centième du total ; aussi la pâte qui en provient est courte, peu ductile et fendillée ; elle se soulève fort peu, il lui faut même une température de vingt degrés.

Les harengs et les sardines qu'on conserve dans des barils, à l'aide du sel de cuisine, sont aussi une très-mauvaise nourriture ;

elle porte, d'une manière insensible, des ravages étonnants dans tous les solides et les liquides ; elle attaque d'abord les gencives, et son action se prolonge d'une manière lente, mais toujours sûre. Je crois que la grande quantité d'acide muriatique bouleverse la consistance des liquides et des solides, notamment de la partie osseuse, en ce que cet acide, par le moyen de la chaleur vitale et de certains agents chimiques qui nous sont peut-être inconnus, peut déplacer l'acide phosphorique, et s'emparer de la chaux avec laquelle ce dernier était uni. Il y a tout lieu de croire que c'est ce qui rend les fractures si fréquentes dans le pays, comme aussi les leucophlegmaties.

Les coquillages, connus sous le nom de moules et charrons, que les habitants de cette contrée mangent indifféremment, cuits ou cruds, sont un des aliments les plus indigestes, surtout lorsqu'on les mange hors de leur saison, comme on le fait très-souvent dans le pays; car on en fait encore usage lors même qu'ils ont déja subi un premier degré de fermentation putride.

De la boisson.

La boisson dont se servent les trois quarts et demi des Médocains, est presque toujours composée avec de l'eau qu'ils vont chercher dans les fossés, et qu'ils passent sur du marc de vendange, déja très-égouté. Je puis assurer que, dans les années où la chaleur est forte et les pluies rares, cette boisson est faite avec un dixième de vase. Je laisse à penser, d'après cela, combien peu elle est naturelle, et combien d'altérations diverses elle doit produire sur ceux qui en usent continuellement.

Telles sont, à mon avis, les causes pro-catarthiques de cette affection scorbutique reconnue, et des maladies qui en sont les suites.

QUATRIÈME PARTIE.

Etat de santé dans les diverses classes d'individus.

Les riches propriétaires, qui suivent par goût un régime tonique, jouissent assez constamment d'une bonne santé, et sont rarement affectés des infirmités dont nous avons fait mention.

Les marins, et notamment les pilotes, gens aisés en général, supportent le froid et le chaud, le sec et l'humide : leur tempérament, à toute épreuve, se soutient parfaitement par le moyen des toniques.

Certaines familles de laboureurs, plus recherchées que les autres dans leur nourriture, se distinguent aussi par leur bonne santé; mais ces classes à part, que d'infirmités ne trouverons-nous pas! L'artisan sobre et laborieux à peine se relève d'une maladie, qu'il tombe dans une autre. Le bouvier et le vigneron garderont la fièvre la moitié de l'année, seront de bonne heure atteints de douleurs rhumatismales aiguës, et d'une humeur catarrhale qu'ils gardent souvent toute leur vie.

Je rapporterai ici de quelle manière ils se délivrent momentanément de la fièvre : lorsqu'elle les prend, ils abandonnent leur boisson ordinaire; ils boivent du vin à la dose d'une bouteille, dans laquelle ils brisent du pain de froment. Si la fièvre ne cède pas, ils récidivent, et, pour l'ordinaire, elle se dissipe, comme aussi souvent ils l'augmentent par ce procédé, et alors ils appellent du secours.

Leurs femmes sont, en général, malingres et vieilles de bonne heure, néanmoins elles font beaucoup d'enfants. Je n'ai pas vu de pays où les femmes soient aussi fécondes; car les couches de trois enfants ne sont pas rares, et celles de deux sont très-fréquentes.

Frappé de la grande fécondité des femmes, dans un pays où un concours nombreux de circonstances semble s'y opposer, j'ai ré-

fléchi long-temps pour me rendre un compte satisfaisant de ce qui pouvait y donner lieu; et voici le résultat de mes observations que j'ose à peine présenter ici, et que je ne donne que comme une conjecture sans importance. Je me suis dit : le fluide électrique, généralement répandu sur la terre, concourt à notre formation; il a des goûts et des appétits décidés; il doit être en nous le principe de l'irritabilité du goût et de la sensibilité. Il existe des corps qui l'attirent plus fortement les uns que les autres : les corps humides, par exemple, sont dans ce cas là. Je suis dans un pays où les corps sont constamment dans un état d'humidité, puisqu'il existe chez tous une atonie générale, toujours très-manifeste dans le système cutané. Alors, d'une part, l'humidité dans la fibre qui en est abreuvée; d'autre part, l'appauvrissement du sang qui est aussi surchargé de parties aqueuses, font qu'une plus grande quantité de fluide électrique est attirée; de-là proviennent des passions plus vives, des desirs plus ardents, des besoins plus pressants, et conséquemment plus de progéniture.

Il est à présumer que la même cause doit exister dans certains cantons de l'Égypte, où les femmes sont si fécondes.

Comme il est vrai qu'il existe une différence remarquable dans l'état de santé, prise dans les diverses classes d'individus, il est aussi très-vrai que la même différence a lieu pour certaines communes entières, qui se trouvent plus heureusement situées que les autres.

La commune de St.-Sauveur, placée à l'ouest de Pauillac, à une lieue de la Gironde, est assez éloignée des marais qui se trouvent au nord. Son sol est plus sablonneux que celui des bords riverains, mais généralement recouvert par de grands végétaux, tels que les pins et les chênes; des ruisseaux d'eau vive l'entrecoupent; beaucoup de fontaines parsemées çà et là, donnent une bonne eau : celle des puits, que les habitants ont fait faire pour leur usage, est légère et transparente; aussi il n'y a presque pas de malades dans aucune saison de l'année; et il y en aurait bien moins encore,

si les particuliers avaient soin d'éloigner de devant leurs maisons, les matières d'engrais, et de les transporter dans les endroits où les courants d'air sont moins sujets à leur porter des miasmes nuisibles.

On trouve fréquemment dans cette commune de belles et heureuses vieillesses. J'observerai aussi que les étrangers qui viennent y travailler, s'y soutiennent mieux que par-tout ailleurs. Je crois bien que c'est la seule et unique paroisse du Médoc qui merite cette exception ; car, dans toutes les autres, on éprouve beaucoup de maladies. La commune de Cissac, par sa position et son élévation, jouirait des mêmes avantages que la précédente, si les marais qui l'avoisinent, n'étaient pas placés au sud; mais je suis obligé de la mettre au nombre de celles qui gardent un terme moyen; telles que Verteuil, Saint-Seurin, Saint-Estèphe, Pauillac, Saint-Lambert, Saint-Jullien, et la partie de l'est de celle de Saint-Laurent. Cussac et Lamarque sont des endroits très-mal-sains; ils sont entourés d'eau stagnante. Lamarque est un bourg considérable, très-long et fort étroit. Il n'y a guère qu'une rue, occupant toute la longueur du bourg, dont la direction est de l'est à l'ouest. Cette rue, qui est très-large, est plutôt une mare qu'un chemin praticable : l'eau mêlée de toutes les immondices imaginables, y croupit toute l'année.

Toutes les communes qui sont au nord et à l'ouest de Lesparre, capitale du Médoc, sont aussi très-mal-saines. A prendre depuis Saint-Vivien jusqu'à la côte, il semble qu'on trouve une ligne de démarcation. Les habitants qui sont du côté de la mer, sont reconnus au premier aspect; ils ont la peau plus sale et plus tannée, les cheveux plus noirs et moins fournis, les formes plus mesquines et plus rabougries, les trois quarts sont œdematiés. Ils ont, en général, tout ce qui peut constituer la mauvaise mine. Je rapporterai aussi une singularité qui existe dans la conformation des habitants des landes, qui avoisinent la mer, notamment ceux de Hourtin, Carcan, Lacanau, etc. etc. par l'habitude qu'ils ont de marcher avec des échasses, dont quelques-unes ont cinq pieds de hauteur : la face plantaire de leurs

pieds a pris un tel degré d'excavation, et la face dorsale un tel degré de convexité, qu'on dirait qu'ils serrent l'appui de leurs échasses avec le pied, comme nous pourrions le faire avec la main. On dirait, en un mot, que c'est un oiseau de proie qui y est accroché avec ses serres. Ils sont toujours couverts avec des peaux d'agneau ou de mouton, et n'ont jamais de chaussure, quelque froid qu'il fasse. Leurs femmes se vêtissent de même, et ont la même conformation. On les prendrait pour de vrais sauvages. Les habitants de cette partie du Médoc ne boivent que de l'eau croupie.

Interversion dans l'ordre des saisons.

Je me permettrai ici quelques reflexions sur la gelée que nous avons éprouvée plusieurs années de suite dans une époque avancée. Depuis le tremblement de terre qui a eu lieu le vingt-cinq janvier mil sept cent quatre-vingt-dix-neuf, à quatre heures du matin, et qui a duré trente secondes, il semble que l'ordre des saisons a été interverti. Depuis plusieurs années, nous avons essuyé une gelée au moment où la vigne avait déja poussé des pampres assez forts. Plusieurs endroits ont été ruinés par cette gelée, tandis que d'autres n'ont pas souffert du tout. Les endroits élévés et situés au grand air, de même que les côteaux qui dominent la Gironde, n'en ont pas été atteints. Beaucoup d'agriculteurs croient qu'ils doivent cette faveur à l'air salé de la mer; mais ils se trompent, comme je tâcherai de le leur prouver.

Dans les endroits découverts et élevés, le terrain s'y trouve sec, et le végétal peu humide. Les vaisseaux qui forment le système de circulation du végétal, offrent beaucoup de tonicité et de résistance. L'humidité qui est sans cesse soutirée, se trouve continuellement atténuée par les vibrations que fait subir à la plante entière l'air froid qui la frappe. Dans cet état de choses, la congélation ne peut avoir lieu, et la circulation des sucs nourriciers se maintient. Le contraire a lieu dans les endroits abrités, et surtout dans les bas-

fonds où la terre alumineuse domine; là, le végétal se trouvant attendri par la grande humidité qu'il reçoit de toutes parts, la fibre qui le constitue, étant plus lâche, n'offre plus la même tonicité ni la même résistance, et la congélation a lieu par le défaut des vibrations de l'air; de-là, il résulte la mortification de la plante entière, ou bien seulement de la partie régénérée. On peut regarder cette maladie de la plante comme un vrai sphacèle dans l'économie animale.

L'interversion dans l'ordre et la marche de la constitution médicale, a été nécessairement entraînée par celle des phénomènes météorologiques. Les fièvres catarrhales, et les fausses péripneumonies qui disparaissaient au commencement du printemps, pour faire place aux affections bilieuses, semblent prendre à cette époque un nouveau degré d'intensité, et se prolongent souvent jusqu'au commencement de la constitution d'eté.

CINQUIÈME PARTIE.

Des moyens propres à améliorer la santé des habitants du Médoc.

Pour premier moyen, je proposerai de substituer au pain de seigle, leur principale nourriture, celui de froment. Je crois que le propriétaire y trouverait son avantage sous tous les rapports; car, indépendamment qu'il contribuerait à l'affermissement de la santé du travailleur, c'est que les dépenses seraient à peu prèsles mêmes. Je mets en fait qu'une livre de ce pain soutiendrait mieux un homme de travail, que deux livres de l'autre.

Le froment, comme tout le monde le sait, a la propriété de fournir une farine, qui, délayée, donne une pâte douce, tenace, uniforme et élastique, susceptible de prendre la forme qu'on veut lui donner. Cette pâte faite, se soulève à treize ou quatorze degrés; elle ne se fendille pas comme celle de seigle, et contient beaucoup de cette matière glutineuse végéto-animale, qu'on ne trouve qu'en

très-petite quantité dans l'autre. Ce gluten forme un dixième du total du froment, tandis qu'il n'entre que pour un centième dans le total du seigle, comme je l'ai dit plus haut. Cette matière déja animalisée dans le froment, s'assimile fort bien, et fournit beaucoup de matières propres à la nutrition; elle contient même plus de phosphate calcaire qu'il n'en faut pour réparer les pertes; mais l'excédent passe par les urines.

Il faut croire que si les habitans du haut pays se portent si bien, ils le doivent en partie à un mélange qu'ils font de seigle et de froment, dans lequel ce dernier domine.

Du vin du Médoc.

Le vin du Médoc réunit des qualités qu'on ne trouve pas dans celui de tout autre endroit : il est vraiment tonique, et en même-temps apéritif; il n'attaque jamais les nerfs, à moins qu'on n'en fasse un usage immodéré; il se dépouille assez facilement de sa partie résino-tartareuse, qui lui donne, dans le principe, un état de rudesse très-manifeste au palais. Lorsqu'il est débarrassé de cette partie, on n'aperçoit plus qu'une combinaison intime des parties constituantes, qui, en relevant les forces abattues, ne laissent apercevoir qu'un doux parfum.

On peut ajouter encore que ce vin a des propriétés cordiales et fébrifuges. L'effet qu'il produit sur les travailleurs, lorsqu'ils sont atteints de la fièvre, nous le démontre.

Il y a tout lieu de croire que les Hollandais, les Anglais et les autres étrangers, qui le recherchent avec tant de soin, en retirent de grands avantages pour l'entretien de leur santé; peut-être même doivent-ils à son usage l'extinction des maladies épidémiques qui les désolaient autrefois.

Les personnes de tout âge devraient en boire, notamment le matin, à leur premier repas, au lieu de se noyer l'estomac avec le lait et le café, nourriture attrayante, de laquelle on se déshabitue difficilement, et qui tend à débiliter les organes digestifs.

Il serait facile d'y accoutumer les enfants, surtout ceux qui sont malingres, cacochimes ou atteints de quelque affection cutanée ; on aurait bientôt la satisfaction de voir leur tempérament s'améliorer, et se mettre au-dessus des assauts sans nombre qu'ils ont à soutenir.

Si les riches propriétaires prenaient les moyens nécessaires pour en faire boire une certaine dose à leurs ouvriers dans les fortes chaleurs, ils les préserveraient indubitablement des fièvres qui les désolent à cette époque. De très-petit vin, passé sur un bon marc de vendange, suffirait.

L'exercice modéré, les bains, les frictions sèches sur toute l'habitude du corps, conviennent beaucoup, dans le cours de l'année, à tout le monde, de même que l'exercice du cheval pour ceux qui en ont les moyens.

Il faut se préserver des fraîcheurs du soir et du matin, époques auxquelles l'air se trouve le plus vicié ; et lorsqu'on ne peut s'en dispenser, on doit se couvrir assez chaudement. Je ne conseillerai jamais à un convalescent de s'y exposer.

Les aliments de mauvaise nature, dont j'ai parlé à l'article des aliments nuisibles, méritent la plus grande attention ; il serait à propos que les autorités constituées veillassent à ce que les marchands ne pussent en vendre que dans la saison qui leur est propre, et, au préalable, en vérifier la qualité.

Si les propriétaires faisaient ensorte que les gens attachés à leur service, ne fussent pas logés dans les endroits les plus bas et les plus humides, et qu'ils améliorassent leur boisson, les uns et les autres y trouveraient leur compte ; d'abord, ces gens-là étant moins sujets aux maladies, travailleraient davantage, et les propriétaires n'auraient pas le désagrément de voir les façons de leur bien en retard; assurément, dans peu, ils seraient payés de la mise, et des avances qu'ils auraient faites pour adoucir le sort de ces malheureux Il conviendrait aussi qu'ils prissent les moyens convenables pour les faire traiter lorsqu'ils sont malades, attendu qu'étant d'une

avarice dont rien n'approche, la plupart se laisseraient plutôt mourir que d'appeler du secours; et il arrive souvent qu'une maladie qui aurait été guérie en cinq ou six jours, dégénere, et dure long-temps, et finit souvent par emporter le malade; en attendant, la culture du bien en souffre, et le propriétaire perd beaucoup.

Le desséchement des chemins qui traversent les bourgs et les villages, dans lesquels l'eau mêlée de toutes les immondices croupit toute l'année, devrait être un objet de sollicitude pour la police; comme celui des marais sans nombre, dont ce pays est généralement infecté, en sera infailliblement un pour le Gouvernement.

Tels sont les moyens que mes faibles talents m'ont suggérés comme les plus propres et les plus essentiels à proposer pour l'amélioration de la santé, dans un pays abondant en maladies, qui reconnaissent presque toutes les mêmes causes. Je sais que je n'ai fait que les ébaucher, et que mon essai est bien éloigné du degré de perfection que lui aurait donné un homme habile; aussi je le donne sans autre prétention que celle d'être encouragé par les renseignements des gens instruits.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

Lib. de flatibus, n.° 4.

I.

Aër maximus est in omnibus quæ corpori accidunt et auctor et dominus.

I I.

Ubi enim terra pinguis est, et mollis et aquosa, aquæ verò valdè sublimes ita ut æstate sint calidæ et hyeme frigidæ, quæque ad anni tempora probè habet, ibi homines carnosi sunt, articulis non discreti, humidi, labores non ferentes ac ut plurimùm pravi animi. Quin etiam segnes sunt et somnolenti et ad artes crassi, neque subtiles, neque acuti. *De aëre, aquis et locis.*

I I I.

Quartanæ æstivæ ferè breves existunt autumnales verò longæ præsertìm quæ ad hyemen pertingunt. *Sect. II, aph.* 25.

I V.

Aqua quæ citò calescit, et citò refrigeratur, levissima. *Sect. V, aph.* 46.

V.

Quæ præter naturam crassæ non concipiunt, iis omentum os uteri comprimit, neque priusquàm extenuentur, prægnantes efficiuntur. *Sect. V, aph.* 46.